

« NOTRE CAMARADE » JACQUES AUGARDE est décédé le 19 juillet à l'âge de 98 ans



En 1944



En 1951

« Mon camarade » disait volontiers Jacques Augarde quand il s'adressait à l'un d'entre nous, plutôt que « cher ami ». Cette façon de parler lui venait peut-être des engagements qui illustrèrent sa vie, active jusqu'à son terme.

D'abord son départ volontaire et risqué pour l'Afrique du Nord, après la défaite de 1940, et son engagement dans les violents combats menés par l'armée française - il est sous-lieutenant dans un tabor marocain- contre l'armée allemande, en 1944 et 1945, dans les secteurs où celle-ci reste supérieurement armée : l'Italie, la Corse, la Provence, les Alpes, les Vosges, la Ligne Siegfried, le Wurtemberg...

Son engagement ensuite dans les combats politiques comme militant du MRP ; militant de base, se voulant toujours le camarade des autres militants, à égalité, dans toutes les circonstances, en dehors de toute hiérarchie ; que ce soit après son élection à la deuxième Assemblée Constituante, à la première Assemblée Nationale, au Conseil de la République en 1951, et même de novembre 1947 à juillet 1948, quand il fut sous-secrétaire d'Etat aux Affaires musulmanes dans le Gouvernement de Robert Schuman, auprès de qui il était directement rattaché.

Il avait en effet pour règle, naturelle, instinctive, de garder en permanence le contact avec ses « camarades » députés MRP. Le jour où il ne pouvait se rendre au Palais-Bourbon, il y envoyait sa secrétaire, Jessie Barrie, qui commençait sa journée en venant chercher l'information au secrétariat du Groupe... En tout cas, c'est « A mon camarade Parini, ce tabor, en toute cordialité » qu'il me dédicaca son ouvrage « Tabor », édité en 1952 par les Editions France-Empire et préfacé par le général Guillaume, commandant en chef des tabors. Aujourd'hui encore j'en suis fier, et ému bien sûr.

Il s'agit du récit, jour par jour, heure par heure, de ce qu'il a vécu au milieu de ses goumiers, du printemps 1944 au printemps 1945, sous le feu allemand, écrit avec le talent d'un écrivain-conteur-metteur en scène. En le lisant, on entend le vacarme des armes, les cris des hommes et l'on voit les images du combat. Le dialogue qu'il a sans cesse avec ses soldats, souvent héroïques et inconscients, est rapporté tel qu'il fut, c'est-à-dire en arabe, du moins dans la langue des goumiers que le sous-lieutenant Augarde a bien apprise. Dans cet ouvrage, où l'intérêt ne faiblit à aucune page, on trouve un lettré cultivé, un style à la fois spontané et maîtrisé, où s'exprime un humanisme hypersensible. Il n'y manque pas l'humour, surtout dans les pires moments ; il en explique lui-même la raison : cet humour vous vient tout seul parce que votre organisme a dépassé le domaine de la peur.

Notre camarade Jacques Augarde est né le 13 avril 1908 à Agen, dans le Lot-et-Garonne, au foyer d'un médecin militaire.

Après des études littéraires, il fait du journalisme...

En 1943, il franchit clandestinement la frontière espagnole pour tenter de gagner l'Afrique du Nord et y reprendre le combat. Il y réussit mais après six mois passés dans une prison de Lerida.

Au printemps de 1944 il entre au premier Groupe de tabors marocains (GTM) et gagne son premier champ de bataille, les montagnes italiennes, où se prépare la libération de Rome.

Le GTM équivaut à un régiment, le tabor à un bataillon, le goum à une compagnie ; chaque goum compte un peloton de cavalerie (pages 31 et 32 de « Tabor ». Les goumiers engagés dans la bataille sont au nombre de 22.000).

Dans les derniers jours de novembre, il apprend par sa famille la création du Mouvement Républicain Populaire, à Paris. Il sent naître en lui une vocation, pour l'après guerre. Il en parle à ses collègues officiers. C'est comme s'il parlait dans le vide. Aucun n'est au courant. Ce qui s'explique. Quelques jours plus tôt, à Botans, dans le Territoire de Belfort, il a interrogé le sergent-major Sourvet, de l'état-major du Tabor.

- Les nouvelles ? lui demande-t-il (page 197)

- Vous en voulez, des nouvelles, mon lieutenant ? Eh bien, en voilà : votre goum d'Italie, il n'y en a plus. Le capitaine Fleury, tué ; le lieutenant Fogliozzo, blessé grièvement ; l'aspirant Pernoux, blessé aussi ; l'adjudant chef Melin, tué ; l'adjudant-chef Ritouet, blessé. Au 2° Tabor, le commandant Roussel, le capitaine Voinot, blessés ; le lieutenant Lammens, tué ; l'adjudant-chef Reeber, le sergent-major Bouvier, blessés. Au G.T.M, le capitaine Miquel, blessé ; l'adjudant Verron, tué. Ca ne vous suffit pas ? ... Et puis, ça commence ; il est huit heures trente. Oh ! Oh ! Oh ! ... belle journée, en perspective... Ne vous en faites pas, d'ici ce soir, on a tout le temps d'y passer, vous et moi...

- Ne vous frappez pas, mon vieux. On en a vu d'autres !

La guerre achevée, Jacques Augarde, toujours vivant grâce à une incroyable baraka, choisit d'entrer en politique. Il adhère au MRP. « C'est ma famille », explique-t-il.

Le 2 juin 1946, les Français du Maroc le choisissent pour les représenter au sien de l'Assemblée Constituante (la seconde). C'est un bon début mais ce n'est qu'un début.

Lors de l'élection de la première Assemblée Nationale, le 10 novembre 1946, il est candidat dans la circonscription de Constantine, en Algérie, sur une liste conduite par le radical René Mayer, mais avec l'investiture du MRP. Il est élu.

En novembre 1947, Robert Schuman, qui forme un nouveau gouvernement, lui confie un portefeuille (qui constitue une innovation) : celui des Affaires musulmanes, avec le titre de sous-secrétaire d'Etat ; il est rattaché directement à la présidence du Conseil.

Le cabinet Schuman tombe en juillet 1948. Jacques Augarde retrouve son siège de député et devient maire de Bougie, en Kabylie (aujourd'hui Béjaïa, 150.000 habitants, grand port et wilaya). Il est élu conseiller général d'Akbou en 1949.

En 1951 il est élu sénateur de Constantine, pour neuf ans. En 1960, il est élu conseiller général de Bougie-Ouest, mandat qu'il exerce jusqu'à l'indépendance de l'Algérie, en 1962.

Les choses ont ainsi beaucoup changé pour Jacques Augarde, sauf son attachement et sa fidélité à la fois aux Français d'Afrique du Nord et aux autochtones du Maghreb, tous ses « camarades ». Ainsi va-t-il consacrer une grande partie de ses activités au développement d'une coopération confiante entre la France et l'Afrique, notamment le Maghreb.

Il préside le Comité de liaison des associations nationales de rapatriés et l'Association de coopération et de liaison France-Afrique.

Il est membre de l'Académie des sciences d'outre-mer.

Il préside l'association des anciens parlementaires ; à ce titre, il dispose d'un bureau au Palais du Luxembourg.

Il est aussi membre de l'Amicale du MRP.

Et il continue à écrire. Surtout des poèmes...

Jacques Parini

ANDRÉ PARINAUD

Du talent comme un feu d'artifice

André Parinaud, qui fut premier secrétaire de rédaction à « l'Aube » dès 1946, à 22 ans, est mort d'un cancer le 23 juillet dernier.

Il était né à Chamalières, dans le Puy-de-Dôme, le 20 février 1924.

Il avait des dons en surnombre et il les a tous mis en pratique. Dès l'adolescence.

- Le courage : durant la guerre, il entre dans les réseaux de la Résistance et participe à la réalisation du quotidien clandestin « Combat ».

- La capacité intellectuelle : élève de l'Ecole Normale Supérieure, il obtient l'agrégation de philosophie. Il a eu Gaston Bachelard pour professeur et il publiera une biographie sur cet éminent expert de l'histoire des sciences en 1996 (chez Flammarion).

- La vocation d'un journaliste de haut niveau, dans tous les genres et basé sur la culture, la recherche et l'anti-conformisme : en 1950, il aide Robert Hersant à créer « L'Auto-Journal » ; puis il devient membre d'une revue littéraire, « La Parisienne » ; de 1959 à 1966, il est rédacteur en chef de la revue « Arts », une publication hebdomadaire qui s'impose vite dans ce domaine ; en 2000, il crée le mensuel « Aujourd'hui poème ». L'art et la poésie : ces deux domaines, avec la philosophie et la politique, resteront durant toute sa vie des domaines privilégiés.

- Sa passion le conduira même jusque dans des combats publics dans la vie en société, l'urbanisme et le cadre de

vie, avec son « Académie nationale des arts de la rue ». Il écrit lui-même des poèmes et réalise une biographie d'Apollinaire (chez Lattès en 1994). Il écrit des poèmes mais aussi des articles, des critiques, des essais ; il organise des expositions. A son avis ; faire vivre les rues (et les devantures) selon les critères de l'art serait aussi performant que les expositions et les musées pour le bonheur des gens.

- Le savoir-faire dans la promotion de la culture par les médias : sur France-Culture dès 1960, puis sur Radio-Luxembourg, qui devient RTL en 1970, où il crée le « Forum des arts » en 1973 ; et sur FR3, où il lance la série « L'aventure de l'art moderne », en 1981. En outre, il réalise, tout au long des années, près de mille entretiens -rediffusés sur France-Culture - avec des grands écrivains, tels André Breton, Céline, Colette, Paul Léautaud, André Malraux, Georges Simenon...

Le hasard voulut qu'à la fin des années 40 et au début des années 50 il habitât dans une rue du 18^e arrondissement au numéro 16, dans un immeuble tout proche du mien, qui était au numéro 20. C'était un jeune chef de famille, comme moi. Nous nous rencontrions, dans la rue, chez les commerçants... Et il nous arrivait, forcément, de parler du MRP. Cela date de plus d'un demi-siècle ; pourtant, j'en garde des souvenirs. Celui-ci, par exemple : en plus de tous ces talents, André Parinaud « en avait un autre : il était d'une grande modestie.

J.P.

André Mandouze (« A gauche toute, bon Dieu ! »)

Agrégé de lettres en 1937, latiniste renommé, résistant durant l'occupation, professeur d'université, à Paris et à Alger, polémiste quelquefois provocateur, André Mandouze s'était fait beaucoup d'amis et encore plus d'ennemis en raison de son appui vigoureux à la cause de l'indépendance de l'Algérie dès 1953.

Deux fortes passions l'animaient : la foi chrétienne et l'engagement politique à gauche et contre le communisme. « A gauche toute, bon Dieu ! » est le titre du second tome de ses Mémoires (1962-1981).

Parmi ses références intellectuelles, il en est qui étaient aussi celles de nombreux militants du MRP, tels les hebdomadaires « Sept » (interdit par le Vatican en 1937) et « Temps Présent », les « Cahiers du Témoignage chrétien »

et le jésuite Pierre Chaillet (en 1942), Emmanuel Mounier, les Pères dominicains, le journal « Le Monde », Vatican II...

Il est décédé le 5 juin dernier, à quelques jours de ses 90 ans, à Porto-Vecchio, en Corse.

Dans « Le Monde » daté du 10 juin, Henri Tincq lui a consacré une biographie remarquable par sa richesse, sa pertinence et par le souci du détail. Quand Mandouze part pour Alger en 1946, il ne sait qu'une chose de l'Algérie, écrit-il : « elle est la terre natale de Saint Augustin, berbère par sa mère Monique, le « Docteur de la grâce » à qui il consacrera sa thèse en Sorbonne en ... juin 68 ! »

J.P.

- Edité par l'Amicale du MRP, « Le MRP vous parle ! » à 4 parutions par an : en mars, juin, septembre et décembre.
- Directeur Jean-Pierre Prévost
- Administration : 133bis, rue de l'Université – 75007 Paris

